



Hommage à Amine El Bacha Partitions et Couleurs

15 Septembre 2017 – 12 Mars 2018

متحف
سرسوق



Sursock
Museum

البنك
الليبناني الفرنسي



BANQUE
LIBANO-FRANÇAISE

Le Musée Sursock présente *Partitions et Couleurs : Hommage à Amine El Bacha*, la première exposition d'un cycle d'hommages à des artistes présents dans les collections du Musée Sursock. Cette série d'expositions est soutenue par la Banque Libano-Française.

Depuis sa création en 1930, la Banque Libano-Française a toujours soutenu l'art et la culture et la préservation de l'héritage culturel au Liban et au-delà.

La Banque Libano-Française est fière de soutenir une nouvelle série d'expositions au Musée Sursock, rendant hommage à de grands artistes de l'histoire de l'art libanais. *Partitions et Couleurs : Hommage à Amine El Bacha* est la première de ces expositions. Cet hommage rassemble des œuvres de peintures sur toile, d'aquarelles et d'objets en bois peints sur une période couvrant les années 60 à la première décennie du XIX^e siècle.

#amineelbacha #hommage #partitionsetcouleurs #sursockmuseum #blflebanon

En collaboration avec : Fondation Amine El Bacha

Avec le soutien de : Banque Libano-Française

Partenaire de vin : Château Marsyas

Éclairage : Joe Nacouzi

Graphisme de l'exposition : Mind the gap

Traduction : Bruno Barmaki

Reproduction photographique des œuvres : Mansour Dib

Graphisme de la publication : Mind the gap

Impression : Byblos Printing



Couverture

Détail de

Lumière hivernale, 1992

Huile sur toile, 94.5 × 149.5 cm

Collection Fondation Amine El Bacha

Les travaux d'Amine El Bacha révèlent une expérience artistique profonde intimement liée à ses pérégrinations urbaines. Les mondes dessinés surprennent par le traitement des choses qui nous sont familières, aux formes exquises et aux ambiances orientales. C'est ce qui contribue à transformer la surface de création en un espace théâtral, parfois réaliste, parfois imaginaire. Il raconte par moments des histoires orientales puisées dans les souvenirs de l'enfance et dans le lyrisme de la musique de la forme et de la couleur. El Bacha est un promeneur qui découvre durant ses déambulations les éléments familiers, comme les formes, les paysages et les lieux, et détermine leurs relations aux êtres.

Cette exposition choisit, parmi l'œuvre abondante de l'artiste aux textures et sujets variés, une série d'œuvres gravitant autour de quatre thématiques principales : l'abstraction et les paysages, le fantastique, la Cène et la religion, et la musique. Ces sujets embrassent les différentes phases de sa carrière artistique : des ambiances de l'abstraction et des frontières de l'expressionnisme libéré à l'esthétique de la stylisation des mélodies de couleur improvisées qui établissent un monde nouveau harmonieux dans la conception des formes (paysages, nature silencieuse, théâtralisation des voyages et des souvenirs). El Bacha ne reproduit pas l'image captée par la rétine ; il dessine plutôt les sensations contractées par ses désirs durant les déambulations dans les jardins de la poésie, à la rencontre des sentiments chromatiques sans limites. Ainsi, les éléments qu'il dessine dévoilent une facette différente de l'espace intérieur. Ils sont dédiés au royaume de la joie et à un bonheur fantastique. L'image vient se superposer à l'image, le sentiment au sentiment. Il existe une tendance constante à altérer les éléments et à les arranger, non comme ils existent en réalité, mais tels qu'ils se présentent dans le rêve. Un rêve diurne qui, selon Freud, repose sur les impressions laissées dans la mémoire, celle de la petite enfance.



Amine El Bacha dans son atelier
Collection Fondation Amine El Bacha



Au-dessus
Sans titre Undated
Huile sur toile, 48 × 51 cm
Collection Fondation Amine El Bacha



Au-dessous
Paysage (Qartaba, région de Byblos), 1988
Aquarelle sur papier, 24 × 33.8 cm
Collection Fondation Amine El Bacha

La mémoire des mains d'Amine El Bacha

Fayçal Sultan

Amine El Bacha est perçu comme l'un des plus grands artistes libanais. Il a laissé une empreinte indélébile sur la scène artistique libanaise, arabe et internationale. Il figure parmi les rares peintres arabes ayant vu leurs œuvres intégrer les musées italiens, espagnols, français et arabes. Né à Ras el Nabeh à Beyrouth en 1932, il grandit dans une famille éprise de peinture et de musique. La première réminiscence des couleurs apparaît dans ses dessins pour la première fois lors de ses visites à l'atelier du peintre hongrois Stefan Lokos. Avec lui, El Bacha prend goût à la peinture en plein air et saisit ses paysages de Beyrouth depuis les toits, les jardins et les cafés de bord de mer avant de rejoindre l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (1954-1957) et de fréquenter les ateliers de César Gemayel, de Jean-Paul Khoury et de Fernando Manetti. En 1959, il obtient une bourse de l'ambassade de France afin de poursuivre des cours à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, à l'atelier de Maurice Brianchon, à l'Académie de la Grande Chaumière et à l'atelier Henri Goetz. Durant son séjour parisien (1960-1968), El Bacha multiplie ses essais d'abstraction : il souhaite reconstruire la nature par des codes de couleur. Selon lui, la couleur s'exprime à travers la vue et avec une sensibilité musicale, sous l'influence de la lumière, de la chaleur et du climat. Il découvre que la modernité n'est qu'un retour au langage de l'enfance et à sa spontanéité. Pour El Bacha, l'art abstrait consacré lors des ateliers d'études académiques découle du cubisme et des caractéristiques de l'art oriental ; c'est un art qui vise la simplification et l'aplanissement, pour trouver l'essence des choses.

La période abstraite

El Bacha est très vite bercé par la frénésie parisienne et la magie qui la caractérise : il passe son temps à visiter les expositions et les musées, et à dessiner cette ville de jour comme de nuit. Il croque les gens dans les cafés, les rues, les théâtres et les places publiques, en particulier la place des artistes à Montparnasse. À cette période, les dessins et les écrits de Paul Klee l'influencent, ainsi que les essais de Pablo Picasso ou encore les arts orientaux, qui rejettent la distinction entre figuratif et abstrait, ceci dans l'intention de privilégier l'emploi de la couleur et de rendre dynamique des rythmes musicaux. La couleur libanaise est restée très présente dans les peintures de la période parisienne. La plupart de ses amis, notamment Farid Aouad, voyaient dans la palette d'El Bacha le climat de Beyrouth. Ainsi, cette mémoire chromatique, à laquelle l'artiste voue un culte durant toute sa période abstraite, ne semble pas perméable au climat parisien et à ses couleurs.

Le paysage abstrait d'El Bacha révèle les capacités de l'artiste à décrire la beauté d'une scène vue de haut (celui d'une perspective à vue d'oiseau) en utilisant des aplats de couleurs et en enchevêtrant les surfaces jusqu'à estomper ses détails, mettant en avant l'éloquence de la simplification. Une partie de ses œuvres est exposée à la biennale d'Alexandrie (1962), au Salon des Surindépendants (1964) à Paris, dans la maison de son ami, l'ingénieur Wathiq Adib à Beyrouth (1964), au Salon Réalités Nouvelles au Musée d'art moderne à Paris (1966) et à la galerie *Manoug* à Beyrouth (1967).

En 1968, El Bacha se tourne vers des horizons expressionnistes plus libérés. Ceux-ci sont issus d'une remémoration de l'enfance, d'une résurgence des thématiques locales et d'un fin équilibre des mélodies du paysage, le tout couronné d'une logique moderne mélangeant les illusions du dessin figuratif et abstrait (exposition à la galerie *Saad* en 1971 et à la galerie *Contact* en 1972).

La période italienne

Avec le début de la guerre civile libanaise, El Bacha voyage en 1976 en Italie, répondant à l'invitation de l'association Educavi Maestà avec qui il signe un contrat de travail de cinq ans avec Giorgio Cegna, son président international. Ce dernier collabore avec les plus grands artistes mondiaux, notamment le Néerlandais Corneille Guillaume Beverloo, plus connu sous le pseudonyme de Corneille et le Français César Baldaccini, dit César. En 1979, El Bacha remporte le concours international pour la conception de la mosaïque de l'église Saint Martin exécutée sur la place de la ville italienne de Legnano. Il s'agit d'une mosaïque en six parties qui raconte la vie de Saint Martin, grand amoureux de la nature et illustre pour ses actions de bienfaisance.

La création de la mosaïque lui permet de côtoyer les arts byzantins et islamiques présents dans certaines villes italiennes et espagnoles. Les éléments ornementaux et picturaux qui constituent l'essence de ce travail gravitent autour de la nature et de ses formes paradisiaques, dénotant une spiritualité orientale. Cette dimension spirituelle, les arts italiens l'ont bien connue lors la réalisation de la mosaïque de l'impératrice Théodora dans la basilique de Saint Vital de Ravenne.

El Bacha est primé à plusieurs reprises durant son séjour en Italie, notamment du Prix de l'amour et du Prix de la Ville Eternelle (Città Eterna). En raison de sa réputation grandissante dans les expositions internationales, les Éditions Cegna, spécialisées dans la publication de livres d'art de valeur, le choisissent avec cinq autres artistes internationaux pour illustrer un livre du poète Sénégalais Léopold Sédar Senghor.

La Cène et le paysage des saisons

Ce succès en Italie n'éloigne pas El Bacha de Beyrouth. Bien au contraire, il renforce ses liens avec ses rêves et couleurs. Cependant, il emprunte à l'Italie le thème de la Cène, qui apparaît dans de nombreux travaux aux teintes expressionnistes. Ce thème s'imisce dans ses huiles et ses aquarelles alors qu'il mesure l'ampleur des destructions du Centre-ville de Beyrouth. Les murs brûlés et détruits de l'église Saint Georges, qu'il dessine à plusieurs reprises durant les années 90, le poussent à revisiter le sujet éternel peint par Léonard de Vinci sur les murs de l'Eglise Sainte-Marie-des-Grâces de Milan. Les multiples Cènes qu'il peint reflètent dans leurs rythmes expressionnistes les climats des affrontements violents provoquant la mort de Beyrouth, puis sa résurrection.

El Bacha a toujours cru en la dimension esthétique de l'art, qui transcende drames et tristesses. Son pinceau, habitué à la joie et aux déambulations dans les jardins de la couleur, le reconduit vers les rêves de la nature et ses saisons. Il réalise en 1980 une toile murale sur papier (940 × 150 cm) exposée à la galerie *Damo* (Antélias), suivie d'une série de toiles intitulée « Les Quatre Saisons », rappelant par sa beauté rythmique le chef-d'œuvre de Verdi. Le tapissier français d'Aubusson, Robert Four, contribue à la transformation d'une de ses toiles en tapis mural ayant orné au début des années 80 l'aéroport de Jeddah en Arabie Saoudite.

Chansons andalouses

El Bacha découvre le secret du paradis perdu des rêves de son enfance dans le vieux Beyrouth, menacé de disparition à coups de guerres à répétition. Beyrouth-la-Belle lui rappelait, par son architecture, par l'odeur de jasmin émanant des jardins de ses maisons et par ses fontaines d'eau, l'ambiance des villes andalouses perdues par les Arabes des siècles auparavant. Cela l'encourage à l'été 1987 à faire un voyage artistique en Espagne pendant lequel il peint la poésie de la vie infiltrée dans les vestiges arabes des villes andalouses. El Bacha produit en Espagne une série d'une centaines d'aquarelles et d'encres de Chine. Ces œuvres sont acquises par une association artistique en vue de la publication d'un livre d'art contenant des textes de chercheurs arabes et espagnols sur la civilisation andalouse. Plus tard la même année, il peint une œuvre intitulée « Hommage au musicien andalou Ziryab », qui fut acquise par l'Institut du monde arabe à Paris.

Cette étape magique ressemble à un rêve ouvert aux histoires du paradis perdu et aux souvenirs ancrés dans la conscience européenne depuis le VIII^{ème} siècle. C'est comme si El Bacha se reconnaissait dans cette époque et s'intégrait spontanément aux rythmes féériques résidant dans les jardins et les palais des villes andalouses, en particulier Tolède, ville des poètes et des artistes, et les jardins du Généralife à Grenade. Au cours de ce voyage, El Bacha cherche aussi la morphologie des dessins arabes

dans la bibliothèque de l'Escorial, ayant pour but d'établir une relation nouvelle avec ses formes, ses couleurs et ses ornements. Il en résulte une série de nouveaux dessins inspirés du manuscrit « Livre des Jeux », écrit au XIII^{ème} siècle sur demande du roi Alphonse X de Castille, et le bestiaire d'Ibn El Durayhem el Musli.

Le brassage du dessin et de la musique

Le rapport d'El Bacha à la musique évolue avec le temps. Elle caractérise son style expressionniste qui cherche des solutions nouvelles pour créer une toile moderne sans contraintes, fruit du regard profond posé sur les arts de l'enfance et les souvenirs. Peut-être parce que l'époque du dessin est marquée par la musique qu'il écoutait au début de sa formation artistique. Lorsqu'El Bacha s'isolait dans le jardin de la maison pour dessiner les rythmes de la nature, des mélodies lui parvenaient de la chambre que réservait son oncle Khalil Mkaniyé aux réunions entre musiciens. Les histoires de la composition musicale se mêlent donc à ses premiers coups de pinceau, dans une maison beyrouthine à l'atmosphère rurale et urbaine à la fois. Son oncle lui avait offert une boîte d'aquarelle pour qu'il dessine les oiseaux, copie les ornements et colorie les sabots en bois. C'est la mémoire chromatique première qui réunit la vue et l'ouïe. Avec El Bacha, la fusion entre couleur et musique n'a plus rien à envier à la fusion de l'aquarelle et de l'eau et à celle des mélodies et du son. Ainsi, la mélodie de la couleur constitue la véritable matière première de la toile. La mélodie pénètre le trait discret, calme ou bruyant pour donner aux visages des musiciens leurs expressions et à leurs instruments musicaux leurs textures.

Amine El Bacha éprouve dans l'univers des musiciens l'ivresse des profondeurs. Ses toiles reflètent alors l'étonnement et les futilités des nouvelles expériences. Surtout que l'esthétique de ses travaux exécutés à Paris au début des années 60, selon les considérations non-figuratives, pointillistes et abstraites, lui permet de découvrir les secrets de la fertilité picturale basée sur la répétition, la ressemblance, l'analogie et le lien de la partie au tout dans les formes humaines et ornementales. L'astuce réside dans la capacité spontanée permettant d'aboutir aux désirs ornementaux comme instinct impulsif. Il est possible alors de célébrer les réflexions plastiques libres et de les formuler comme des *maqâms* d'une déferlante de codes rutilants dans le cadre de rites de couleurs plein de tendresse et de musicalité.

El Bacha concrétise les énergies du paradis en recourant aux couleurs de la nature. Il le fait à travers l'adoption de la concision et l'abolition des séparations entre le figuratif et l'abstraction. Cette abolition réside dans la capacité des tâches de couleurs libérées à former les éléments plastiques qui reflètent la poésie du paysage et les espaces d'ombres et lumières. El Bacha contribue au début des années 70 à libérer la forme afin d'aboutir aux éléments d'une langue artistique, mélange des codes du figuratif et de

l'abstraction. La tâche d'aquarelle dans les environnements de la contemplation poétique des climats chauds et humides reflète la plupart du temps l'intérêt de l'artiste à disperser la lumière, ses gradations et ses divisions dynamiques et statiques. Ses tâches montrent la subtilité de son style et son élégance : elles permettent l'expression de la plus grande quantité possible d'éléments avec le moins de moyens. Cela explique sa passion pour les tâches de couleurs qui recouvrent les surfaces et les détails. Il les voit se générer et se développer avec les sentiments et se teinter spontanément du climat des souvenirs. Est-ce pour cette raison que Paul Klee a déclaré un jour « Moi et la couleur nous ne formons qu'un » ?

Le paysage et ses inspirations poétiques

Cet engouement caché pour dessiner paysages, lieux intimes, cafés, rues, tables et banquets dans les villes libanaises, françaises, italiennes, espagnoles et chypriotes le pousse à visiter l'arrière-pays. C'est là que la fraîcheur du matin unit la lumière et l'air, à l'instar des éclats de couleur qui unissent les désirs et les plaisirs. Grâce à ses contemplations profondes de la nature, El Bacha savoure le bonheur de planter et de récolter simultanément. C'est pourquoi il charge son pinceau d'impulsions expressionnistes pour une parfaite symbiose avec l'épicurisme, la force et la transparence de la nature avant, pendant et après l'acte de la peinture. L'abstraction extraite de la nature est similaire à la poésie, dans son mystère et sa pureté. La nature est une encyclopédie des couleurs, des conceptions et du mouvement. Il faudrait l'observer avec patience et pureté afin de sonder l'inconnu. Car la grille de lecture de la nature, qui permet d'appréhender sa lumière et son mouvement, est ardue. Ceci pousse El Bacha à me livrer à l'occasion d'une entrevue publiée dans le supplément du journal Annahar en 1992 qu'il cherche dans les émotions de la couleur à aller plus loin que la réalité visuelle :

« Je lutte constamment avec la nature pour m'éloigner de sa duplication, pour m'intéresser davantage aux hantises et répercussions de l'expression de soi. Tout mon dessin est spontané. Mais la préparation mentale est inéluctable, même si la finalité est de dessiner les choses. C'est ma manière à moi d'improviser. »

Le fantastique

Le tableau du paysage constitue aux yeux d'El Bacha le paradigme de la pensée libre. Ses apparitions spontanées sont un passage obligé vers la liberté. Le regard est l'outil de la vision ; la vision a besoin à son tour d'être réinventée afin d'aboutir à des paysages aux nombreux paradoxes visuels. L'improvisation du paysage dans les essais d'El Bacha est issue d'un système de raisonnement oriental sous-jacent adopté par le peintre. Ce système lui permet de recueillir le mouvement observé lors des contemplations des saisons et ses enchevêtrements arabesques concrets et abstraits. Ces contemplations constituent une porte d'entrée au retour à soi pour écrire l'espace intérieur mystérieux et ambigu. C'est un espace poétique qu'il cherche pendant des décennies dans le mouvement de la nature, ses lumières et ses ombres, comme il le cherche dans les réunions de femmes, les oiseaux, les fleurs, les voyages des nuages passants et les ornements des tapis de l'enfance recouverts de cubes et autres formes géométriques colorés. Il raconte les histoires de ce mouvement à travers le découpage géométrique. Pour lui, la géométrie est la science des espaces, de leurs dimensions et de leurs relations ; elle décide toujours des modes d'enchevêtrement et de recouplement à travers l'instinct de la couleur, son homogénéité tout comme son hétérogénéité. C'est comme si, en insistant sur l'espace d'enchevêtrement et de « mise sens dessus dessous », il se désistait de la forme fermée et se concentrait sur la formation en surface, la fuite et la confrontation, imposant un équilibre entre le sujet et entre l'espace pictural. Dans ses expérimentations du fantastique, il faut y voir autre chose. Ses toiles imaginaires sont une représentation complète de l'être humain et des choses : les vagues et les coquillages, le ciel, les nuages, l'air, les ailes d'oiseau, les lévitations des corps, la fusion des amants et le visage des femmes. Il donne dans le cadre de ses expériences une plus grande importance au dessin de la forme et à la poésie des lignes extérieures pleines de vitalité et de symbolique descriptive. Car c'est la main du dessinateur, non du peintre, qui libère le mouvement découlant des apparences et le dote de toutes les possibilités innovatrices et poétiques, qui dévoilent et qui expriment. El Bacha dessine les reliques du passé par ses éléments et ses visions, des reliques qui ont donné aux villes de la Méditerranée les plus beaux poèmes de formes et les plus belles mosaïques des civilisations.

Le kinéscope et la peinture sur bois

Amine El Bacha habite dans une chambre exigüe durant la première partie de la résidence à Paris au début des années 60. Il passe son temps à sculpter le bois plutôt que de se livrer à la peinture à l'huile. En raison de sa situation financière difficile, il achète des boîtes de fromage, à l'époque en bois. Il mange le fromage et utilise le contenant dans la fabrication de formes, les peint et les prépare afin de ressembler à de petites sculptures. Avec le temps, il commence à peindre les paravents, les caisses et les fenêtres. Il fabrique même des statues semblables à des marionnettes inspirées des contes populaires et de l'univers des *Mille et une Nuits*.

El Bacha essaye, à travers ses pièces en bois peint, à qui il s'adonne à nouveau durant les années 80 et 90, de jouer la complémentarité avec le monde de ses toiles. Il la concrétise par le biais du style de peinture et d'ornementation, mais aussi dans la personnification stylisée du sujet. Il y parvient en donnant à son vocabulaire pictural une existence morale et tangible du simple fait de sa friction avec la lumière et le vide environnant. Il embrasse pour cela le regard du dessinateur, non du sculpteur. Il ne traite pas la matière comme un volume avec les outils du sculpteur, mais traite les surfaces en bois suivant la logique de l'assemblage, avec des outils du menuisier, substituant parfois la peinture à même le bois à la sculpture du visage. Mais la statique engendrée par l'aplanissement cède rapidement la place au mouvement initié par la nouveauté de la création lors de la conception des formes. Peut-être parce les formes des oiseaux, les visages des femmes et les motifs ornementaux s'ouvrent tous aux hantises de son enfance lorsqu'il dessine sur du bois. Ainsi, nous observons chez lui les paysages rythmés par les petits carrés et par les touches de couleur musicales rappelant la mosaïque. De même, les formes aux allures de totems se concrétisent en visions festives, avec des rythmes de couleur ressemblant aux premiers jeux des enfants, et finissent au sommet en têtes humaines. Les visages frontaux et segmentaires, ainsi que les corps intégrés à des ornements végétaux et géométriques et à des paysages marins, sont fortement présents.

C'est la perception sensorielle cumulée qui rayonne dans la mémoire avec le passage du temps. C'est pourquoi El Bacha raconte sur ses sculptures, boîtes, caisses et paravents, des histoires d'affrontement avec ses héros, avec ironie, bonheur, amour ou joie. Ses toiles tout comme ses sculptures embrassent la vie avec enchantement et avec une exceptionnelle richesse de couleurs. Une joie dont il récupère les histoires en s'inspirant du kinéscope et des mondes de l'enfance.



Le Dîner intime, 2004
Huile sur toile, 142 × 203 cm
Collection Fondation Amine El Bacha



Au-dessus
Amine El Bacha
L'Orchestre, 1999
Huile sur toile, 95,5 × 151 cm
Collection Fondation Amine El Bacha



Au-dessous
Amine El Bacha
La Cène, 1984
Huile sur toile, 98 × 152 cm
Collection Fondation Amine El Bacha

Amine El Bacha

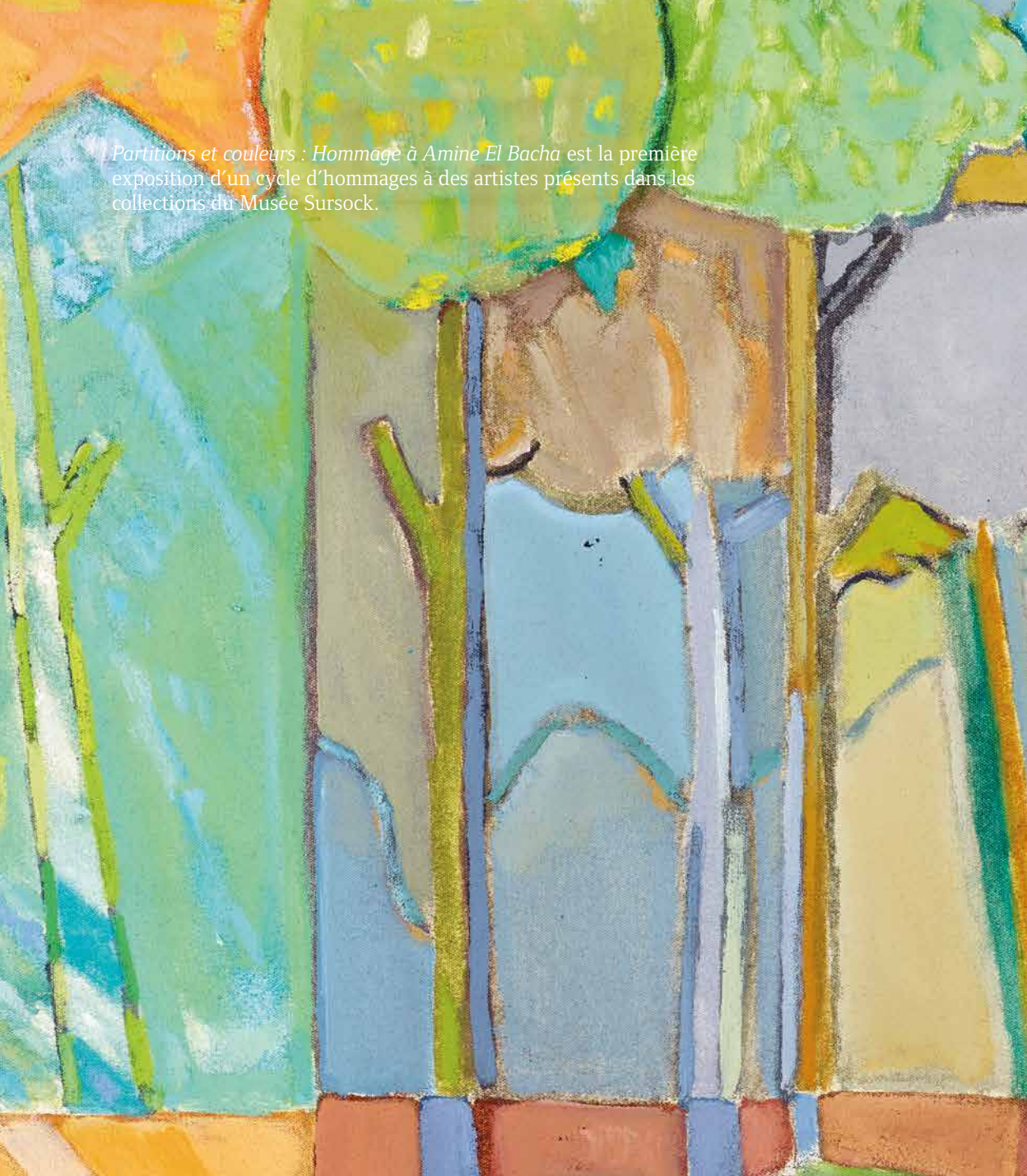
Né en 1932, Beyrouth, Liban
Vit et travaille à Beyrouth, Liban

Amine El Bacha est peintre, illustrateur, sculpteur et écrivain. Diplômé de l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA) en 1957, il poursuit ses études deux ans plus tard à Paris à l'École supérieure des beaux-arts et à l'Académie de la Grande Chaumière grâce à une bourse de l'ambassade de France. El Bacha a illustré de nombreux recueils de poésie, notamment ceux d'Alain Jouffroy (1965), de Léopold Sédar Senghor (1978) et de Nadia Tuéni (1983). Il s'intéresse aussi à la mosaïque, à la tapisserie et à la bijouterie – avec notamment la peinture murale du Club des artistes à Vincennes en France et la mosaïque de l'église Saint Martin à Legnano en Italie. Son travail a été exposé, entre autres, à la Biennale d'Alexandrie (Egypte) ; au Musée national d'art moderne (Paris) ; à la 6ème biennale de Conches (France) ; et à la galerie *Kreiser* (Madrid). Il a été récompensé de plusieurs prix, notamment le Prix de l'amour et le Prix de la Ville Eternelle (Città Eterna).

Fayçal Sultan

Né en 1946, Tripoli, Liban
Vit et travaille à Beyrouth, Liban

Fayçal Sultan est artiste, critique d'art et chercheur. Il suit une formation en peinture et en photographie à l'Institut national des beaux-arts de l'Université libanaise, et achève son doctorat en arts visuels à Paris en 1988. Ses écrits sont intégrés dans plusieurs publications comme *400 Années de Culture de la Liberté* et *L'Art au Liban : Artistes Modernes et Contemporains 1880-1975* (2012). Il a de même publié une monographie intitulée *Textes sur l'Art à Beyrouth* (2013, en arabe), rassemblant une sélection d'articles et d'études écrits pour le journal Assafir entre 1976 et 1993.



Partitions et couleurs : Hommage à Amine El Bacha est la première exposition d'un cycle d'hommages à des artistes présents dans les collections du Musée Sursock.

Musée Sursock
Rue de l'Archevêché Grec Orthodoxe
Achrafieh, Beyrouth, Liban

www.sursock.museum